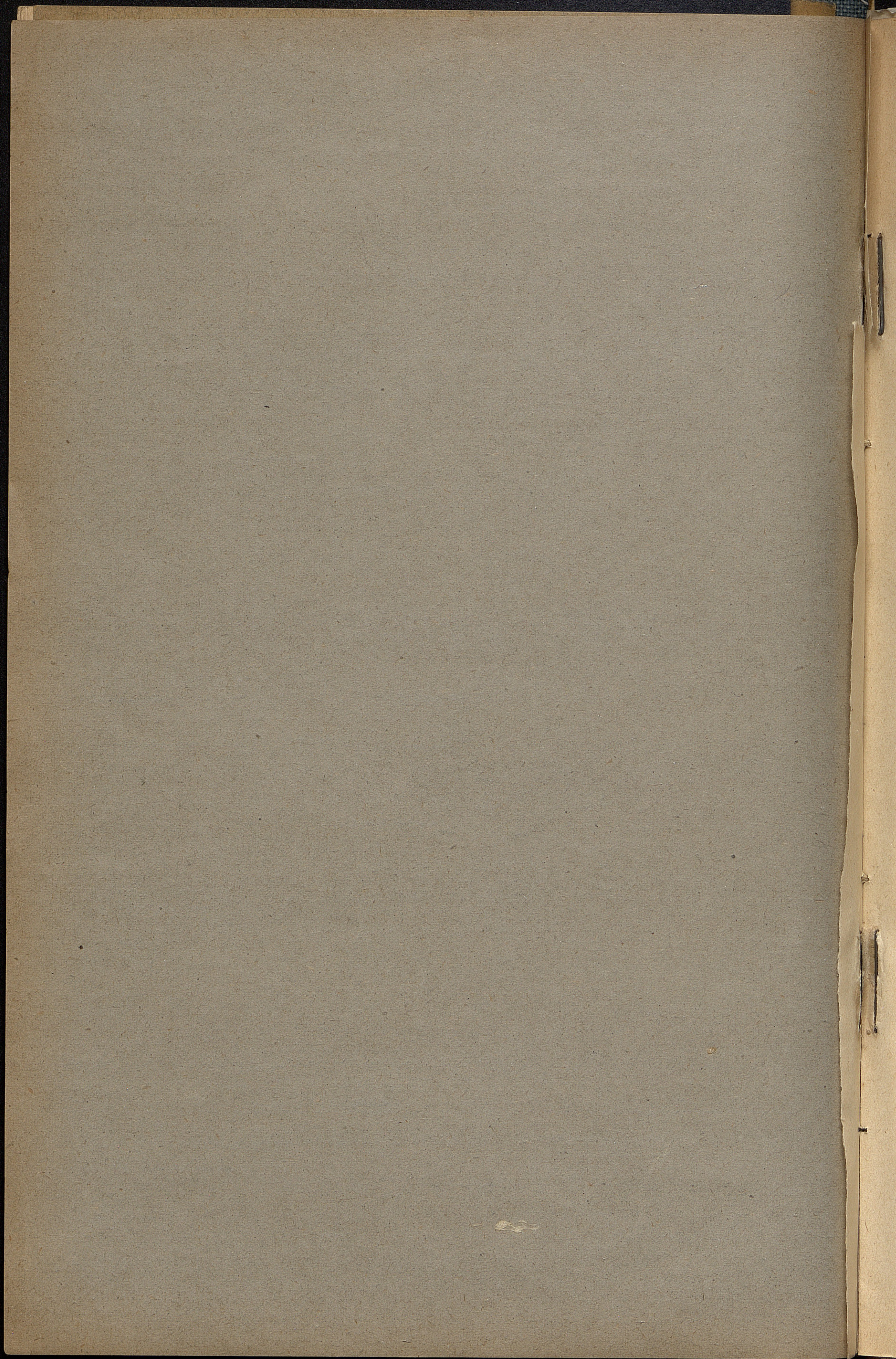


Les plus anciens artistes

Bs HAA

56/16







## LES PLUS ANCIENS ARTISTES DE L'HUMANITÉ

### LEURS ŒUVRES DANS NOS CAVERNES

---

Depuis quelques années, des découvertes se succèdent qui excitent de plus en plus la surprise. Nos cavernes sont souvent ornées, même à de grandes profondeurs, de peintures étranges, de gravures habiles, d'inscriptions mystérieuses. Ces œuvres d'art, ces *graffiti*, remontent à une antiquité fort reculée; ils ont une importance évidente pour les archéologues. Les artistes reconnaissent la perfection relative de ces dessins; les philosophes observent avec attention cette page, naguère inconnue, de l'histoire de l'esprit humain; les voyageurs, les ethnographes retrouvent des termes de comparaison chez des peuplades arriérées et lointaines. Des renseignements se font jour sur un passé de l'humanité qui semblait à jamais voilé dans la nuit des temps. Ces monuments appartiennent à notre France méridionale, au nord de l'Espagne; les inventeurs sont des Espagnols et des Français.

Pour la première fois on entendit parler de ces faits il y a vingt-huit ans. Un notable Espagnol, instruit et avisé, visitant l'Exposition Universelle de Paris, avait examiné avec soin nos vitrines d'archéologie préhistorique, toutes ces collections qui remontaient à l'âge de la pierre et qui provenaient en général des stations humaines que les pauvres sauvages, nos ancêtres, avaient installées sous les abris rocheux et au seuil des grottes. M. de Sautuola avait justement autour de ses domaines de



Santillane, près Santander, de telles cavités. Rentré chez lui, il se mit à les explorer. Il faut dire que, déjà, il était familier avec les études historiques et l'histoire naturelle; aussi ses recherches furent-elles bien conduites. La caverne du lieu dit « Altamira » lui livra de très amples foyers; les cendres étaient remplies d'ossements et de coquillages, restes des repas. Il y avait aussi d'abondants vestiges d'objets travaillés en pierre et quelques-uns en os.

Un jour, M. de Sautuola avait amené sa petite fille, et celle-ci, tout naturellement, regardait partout, avec la curiosité de son âge, tandis que son père et les ouvriers n'avaient d'yeux que pour le sol qui livrait ses trésors à chaque coup de pioche. La fillette aperçut au plafond l'image d'une bête; elle reconnut un toro » et le signala si bien par son cri heureux que M. de Sautuola vit, à son tour, l'image et puis d'autres. Il reconnut des Bisons, un Cheval, une Biche, plus de vingt grands sujets peints au naturel sur la roche bossuée, avec du rouge, du brun, du jaune et du noir. La fresque avait été habilement tracée; les lignes étaient exactes. M. de Sautuola fut tout de suite persuadé que cette ornementation était due aux hommes dont il fouillait les foyers, qui avaient chassé et mangé ces mêmes animaux, et, l'ayant fait copier, il la publia avec l'ensemble de ses trouvailles. Dans sa brochure bien illustrée, il indiqua tous les motifs qui militaient en faveur de l'ancienneté de l'œuvre artistique.

Pourtant, il rencontra un scepticisme fort enraciné. En Espagne, au milieu de l'indifférence alors générale, un seul professeur de l'Université de Madrid se déclara convaincu mais fut maladroit dans la défense de la vérité. Un seul Français se rendit à Altamira et, au retour, son rapport documenté et consciencieux concluait à la négative, c'est-à-dire qu'il ne pouvait admettre la contemporanéité des peintures si remarquables et des traces de l'homme sauvage exhumées du sol de la grotte. Il était d'ailleurs fort heureux de rendre hommage aux fouilles intelligentes et aux descriptions du savant espagnol qui l'avait accueilli de la façon la plus courtoise.

Ce rapport, que j'avais provoqué, parut dans ma Revue, qui



s'imprimait à Toulouse, les *Matériaux pour l'Histoire de l'Homme*, et il régla notre manière de voir. M. de Sautuola mourut sans avoir joui du revirement de l'opinion publique.

En 1895, M. le docteur Emile Rivière signalait dans la grotte de la Mouthe, dans la célèbre vallée des Eyzies, sur la Vézère, en Périgord, une série de dessins représentant des animaux. Mains détails permettaient d'affirmer leur haute antiquité et c'était la faune quaternaire. Aussitôt contrôlée, la découverte fut admise et, dès ce moment, nous disions que les peintures d'Altamira devaient être examinées à nouveau. Certes, il y avait beaucoup de différences techniques entre elles et les *gravures* de la Mouthe, mais on notait de suggestives analogies de style et de sujet. Il fallait compter avec ce fait certain : la grotte de la Mouthe a sur ses parois des figures dessinées au burin par les troglodytes. Il fallait bien se rendre à l'évidence et avouer que l'éclairage élémentaire dont ceux-ci disposaient leur avait suffi dans les profondeurs obscures.

Quelques jours après, une nouvelle grotte laisse apercevoir aussi des gravures. C'est celle de Pair-non-Pair, commune de Marcamps (Gironde), que M. Fr. Daleau fouillait depuis plusieurs années. Et là, les remblais archéologiques avaient comblé la cavité; ce sont les fouilles qui, peu à peu, abaissant le sol, avaient dégagé les parois et rendu les dessins à la lumière. Ceux-ci étaient donc postérieurs au remplissage, antérieurs à plusieurs phases déterminées de l'ancien âge de la pierre. Impossible d'imaginer une preuve meilleure de haute antiquité.

En 1902, un très modeste et très laborieux instituteur des Eyzies, Peyrony, met sur la voie de nouvelles découvertes analogues le D<sup>r</sup> Capitan, professeur de préhistoire à l'Ecole d'anthropologie de Paris, et Henri Breuil, jeune prêtre des plus instruits, des plus zélés et des mieux inspirés, dessinateur habile. Ces confrères s'étaient unis pour explorer quelques gisements de la Dordogne, et ils signalèrent, à quelques jours d'intervalle, deux cavernes admirables, celle de Font-de-Gaume dont les profondeurs étaient largement peintes à la manière d'Altamira, celle des Combarolles qui avait des centaines de



gravures au trait rehaussées quelquefois de couleur. Dans l'une et l'autre on rencontrait d'excellentes figures du Mammoth et du Renne, des Bisons et des Chevaux, etc. Toutes les incertitudes devaient disparaître, et la caverne d'Altamira avait cessé d'être une exception déconcertante. Je publiai loyalement un aveu très net de mon erreur d'antan; toute la Presse espagnole reproduisit mes regrets avec satisfaction.

La Haute-Garonne possède aux environs de Salies-du-Salat une petite grotte, commune de Marsoulas, jadis plus ample, mais dont le couloir d'entrée s'est effondré.

L'abbé Cau-Durban l'avait fouillée en partie en 1884 et 1885 avec succès, et non sans danger, car parfois un ébranlement du sol fait ébouler les blocs d'une voûte disloquée. Il avait recueilli, dans d'épaisses couches, une grande variété d'objets qu'il vient de léguer au Muséum de Toulouse. Il avait vu sur les parois des dessins rouges mais les avait cru modernes. En 1897, Félix Regnault, qui songeait à reprendre les fouilles, étant venu avec M. le D<sup>r</sup> Jammes, ces dessins furent mieux observés et copie fut prise de ce qu'on sut discerner, à savoir deux têtes de bœuf, un pointillé singulier, un étrange signe. A l'appel de nos confrères, M. le D<sup>r</sup> Rivière arriva, ne vit pas autre chose et réserva son opinion. Instruit par les faits nouveaux de 1902, je me rendis à mon tour à Marsoulas, et, au premier coup d'œil, je pus affirmer l'identité des peintures avec celles de Font-de-Gaume, j'en découvris une série d'autres à la file et aussi quantité de gravures au trait dans le genre de celles des Combarelles.

Je priai M. Breuil de vouloir bien se joindre à moi, de m'apporter le secours de ses jeunes yeux et de son très habile crayon. Nous avons passé là quelques jours pleins de charme; toutes nos constatations s'ordonnaient dans notre esprit, nos lettres provoquaient de la part des plus éminents confrères d'Europe les plus intéressantes réflexions. Il nous semblait que cette grotte avait été la demeure de quelque sorcier. Sur les murs, une foule de signes nous suggéraient l'idée d'opérations magiques. « N'en doutez pas », nous répondait Salomon Rei-



nach, et il apportait un faisceau d'arguments. Mais n'anticipons pas.

Un mois plus tard, Breuil et moi nous étions à Altamira avec une mission de l'Institut de France, accueillis avec une courtoisie exquise par les autorités, par la famille de M. de Sautuola, par la presse de Santander. Il fut aisé de constater que M. de Sautuola avait très bien signalé ce qu'il avait vu, mais il n'avait pas tout vu ! quantité de signes, dessins, particularités avaient échappé à ses observations, et notre expérience, déjà très éclairée, nous permit une moisson inespérée de ces documents précieux. Inutile d'ajouter que les motifs invoqués jadis pour justifier le scepticisme des préhistoriens ne trouvèrent pas grâce devant notre examen très rigoureux, mais mieux informé.

Un travail obstiné, souvent pénible, avait permis à mon collaborateur d'exécuter, en réduction, la copie absolument fidèle des figures en couleur et de toutes les autres. Des photographies obtenues à grand'peine dans ces galeries accidentées, surbaissées et humides donneront aux critiques des éléments de contrôle.

En partant, nous avons la bonne fortune de laisser dans ce pays un disciple qui se mit avec zèle à l'étude de la station proprement dite, des foyers de la grotte d'Altamira entamés seulement par M. de Sautuola, M. Alcalde del Rio, directeur de l'Ecole des arts de Torrelavega. Il rechercha de nouvelles grottes ornées, les découvrit et les observa fort bien. Il eut bientôt un collaborateur et un émule également heureux, le P. Sierra. Chaque année, M. Breuil est revenu constater et souvent compléter largement leurs observations.

Les faits du même genre se sont multipliés ainsi en Espagne et de même en France, dans la Dordogne et les Pyrénées. Nous avons aujourd'hui près de trente cavernes formant en quelque sorte un bloc, s'imposant à l'attention. Elles ont des traits communs. C'est le même art qui se manifeste dans les unes et les autres, le même style établit une évidente unité et a inspiré tous les artistes. Mais elles ont des caractères parti-



culiers; au total, les documents sont très variés et d'autant plus suggestifs. Les parois ont reçu des dessins successifs, on a refait çà et là l'ornementation, et nous avons pu noter l'évolution de l'art. Cet art a duré une période assez longue pour qu'on puisse la dire géologique. Les *dernières* œuvres sont tout à fait antérieures au second âge de la pierre, au néolithique; or, ce néolithique a duré au moins trois ou quatre mille ans, l'âge du bronze un millier, les temps historiques trois mille<sup>1</sup>. Quand nous disons que nos œuvres d'art paléolithiques n'ont *pas moins* de sept ou huit mille ans nous gardons la conviction que les plus anciennes remontent au delà, mais nous n'avons aucun moyen de préciser leur antiquité, de fixer un chiffre. Notre chronologie devient purement relative, et le public est réduit à s'en rapporter aux impressions de ceux qui ont beaucoup fréquenté les gisements, étudié toutes les conditions du problème.

\*  
\* \*

Essayons de faire comprendre les bases et l'intérêt de notre chronologie.

Les vestiges des premières peuplades sont très irrégulièrement disséminés. Sur quelques points, leur conservation fut favorisée par diverses circonstances.

Les vallées sillonnées par les grands cours d'eau ont été les chemins des anciens hommes. Ils s'installaient sur les berges, au bord des eaux poissonneuses, recherchant aussi les rives basses où les animaux venaient s'abreuver, les gués où passaient les troupeaux, les bandes en migration. Fréquemment, les crues recouvraient ces stations humaines, enfouissaient sous le gravier et les sables les os, débris des repas, les pierres plus ou moins taillées et dégrossies qui avaient servi à tuer les bêtes ou à les dépecer.

C'était le régime des grandes eaux. L'humidité était intense dans un climat de quelques degrés plus tiède que le nôtre,

1. Ces indications, bien entendu, sont valables pour notre pays. En Égypte, en Orient, l'histoire remonte bien plus haut, et le néolithique a duré énormément. Le paléolithique y est reculé à proportion.



provoquant d'abondantes précipitations atmosphériques, des pluies en plaine, de la neige en montagne. D'énormes glaciers descendaient jusqu'à Foix, Montréjeau, Lourdes. Les fontes gonflaient nos fleuves qui coulaient à pleins bords, creusant leur large lit, déposant des relais d'alluvions, les ruines de la montagne.

Ces dépôts, étagés du haut en bas des coteaux riverains, nous ont gardé les plus anciennes industries et souvent la faune contemporaine. Ce sont les meilleurs gisements. Mais les bien interpréter est difficile.

Les hommes circulaient aussi au-dessus du niveau des inondations. Ils suivaient les pistes des fauves, recherchaient certaines hauteurs dominant les régions marécageuses, d'où la vue s'étendait au loin, et aussi les clairières de la forêt vierge. Là, en plein air, gisent encore leurs pierres travaillées, armes et outils. Mais tous les âges y peuvent être représentés mélangés, et les os ont été détruits par de multiples causes.

D'autres gisements, tout différents, fournissent des renseignements très détaillés sur des civilisations d'ailleurs moins reculées.

Lorsque les régions montagneuses, dégagées des glaciers et de leurs eaux exubérantes, montrèrent leurs cavernes que les torrents souterrains venaient d'abandonner, les hommes eurent vite fait de s'installer dans ces abris les mieux exposés. A vrai dire, les Ours les y avaient devancés et les Hyènes y eurent longtemps leurs repaires. Des retours irréguliers des eaux noyaient ces bêtes, et les tourbillons y entraînaient maints cadavres d'autres espèces. Les couches limoneuses profondes y sont pétries d'ossements associés quelquefois à des pierres taillées et bien plus rarement à des débris humains. Par-dessus ou à côté, s'étagent les dépôts dus à l'homme, les amas de cendres des foyers avec tous les rebuts de la chasse et des repas, et aussi les pierres et les os ouvragés, pièces cassées, délaissées ou perdues, cachettes oubliées, rejets de fabrication. L'étude attentive et minutieuse des objets et des superpositions dévoile la marche de la civilisation.



Chaque caverne, grotte ou abri sous roche, fut ainsi plus ou moins fréquentée et de temps en temps. Il faut additionner tous les documents qu'on y rencontre, paléontologiques et archéologiques, les comparer et les classer pour avoir les bases d'une chronologie.

Ces anfractuosités sont spéciales à certains terrains calcaires, c'est-à-dire à une surface restreinte de notre pays. Les hommes ont vécu partout, mais ils semblent avoir recherché ces asiles naturels lorsque, la moyenne de la température ayant baissé, les animaux du Nord descendaient jusqu'aux Pyrénées; le Renne, par exemple, abondait de Perpignan à Bayonne. Ces stations nous ont admirablement conservé les « archives » de ces âges reculés, durant lesquels notre Midi subissait le froid et la sécheresse et présentait tour à tour l'aspect des Toundras et des Steppes de l'Asie.

Quand le Renne disparut et qu'un climat nouveau eut favorisé la faune qui est enfin la nôtre, celle de la période actuelle, l'homme ne cessa pas d'utiliser les grottes. Il n'était plus uniquement chasseur, il avait des notions d'agriculture, il s'était fixé dans les divers pays et attaché au sol. Les animaux domestiques assuraient sa vie. C'est la phase *néolithique* succédant au long *paléolithique*; c'est une civilisation inattendue, essentiellement différente, un monde nouveau. Plus tard, les métaux seront successivement découverts, utilisés, dispersés suivant des routes particulières, et enfin l'histoire enregistrera la succession de tous les événements.

Il nous faut insister sur le paléolithique, le plus ancien âge de la pierre. Il n'est pas possible de donner ici une idée étendue de l'évolution constatée dans son industrie et qui laisse pressentir les changements des habitudes et des mœurs. Malgré leur vie précaire, nos chasseurs ont manifesté leur intelligence de bien des manières. Quand on visite un musée riche et bien ordonné, comme celui de Périgueux et de Toulouse, on est stupéfait de la diversité des industries et de l'art qui a présidé à la confection de l'outillage et de l'armement. Le silex a été une matière première merveilleuse; sans cette roche qui par



la taille pouvait prendre mille formes étudiées, tranchantes ou aiguës, l'homme ne serait jamais devenu le roi de la création; son génie eût sombré.

Nous sommes obligés d'admettre une enfance obscure de l'humanité. Les premiers cailloux ramassés pour donner à la main un pouvoir supérieur n'ont rien qui les distingue à nos yeux; la taille rudimentaire se confond trop avec les cassures accidentelles. Mais assez brusquement apparaissent, dans une grande portion de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique du Nord, les premiers objets sûrement ouvrés. Leur forme est déjà fixée par l'expérience et la tradition. Ils sont *partout* les mêmes. Car l'humanité avait alors et elle garda longtemps une parfaite unité. Ce très vieux paléolithique correspond aux débuts du *quaternaire* des géologues; le *tertiaire* garde le secret du passé et de toutes les origines.

Dans cette humanité, qui semble d'abord immobile, des nouveautés se montrent, d'autres suivront; les phases distinctes se multiplient dans notre pays si bien étudié. Sont-elles le résultat d'un progrès autochtone? faut-il les attribuer à des influences extérieures? Il est bien probable que les races humaines, qui depuis des millénaires étaient formées, erraient sur la terre comme la faune. Ainsi pourrait plusieurs fois s'expliquer la diversité de nos étages archéologiques. Mais nous n'avons aucun embarras à avouer que les voiles sont encore bien épais, et notre anthropologie mal documentée.

Voici les divisions principales auxquelles il convient de s'arrêter *en remontant* et valables dans notre territoire français. Chaque phase est dénommée, suivant l'habitude des géologues, du nom d'un gisement typique :

*Paléolithique.*

{ Azilien (Mas-d'Azil, Ariège);  
 { Madeleinen (La Madeleine, Dordogne);  
 { Solutréen (Solutré, Saône-et-Loire);  
 { Aurignacien (Aurignac, Haute-Garonne);  
 { Moustérien (Le Moustier, Dordogne);  
 { Chelléen (Chelles, Seine-et-Marne).



Le Chelléen est la plus ancienne et de beaucoup la plus longue phase. Il n'a laissé que des silex taillés. On suit très bien l'évolution mystérieuse de cette industrie première du commencement du quaternaire. Il est possible que le bois ait été utilisé, mais avec le temps il ne pouvait que disparaître. Si des os avaient été ouvrés, nous les aurions retrouvés ici ou là. Durant le Moustérien, des éclats d'os longs, bruts, ont, tels quels, servi d'enclume ou de compresseurs. Mais les débuts francs de l'outillage en os se montrent seulement dans l'Aurignacien ; ce niveau a des armes et des parures en os, beaucoup en ivoire du Mammouth, l'Éléphant aux défenses recourbées, d'autres en bois de cervidés. Les dents percées y jouent un grand rôle, trophées de chasse ou amulettes.

Le travail de l'os est stationnaire ou en décroissance durant le Solutréen qui, en revanche, offre l'apogée de la taille du silex ; mais ensuite il prend un développement extraordinaire. Pendant le Madeleïnien, il est alimenté par une matière très abondante et excellente, le bois de Renne, dont les troglodytes ont tiré un parti génial.

Avec l'Azilien<sup>1</sup>, l'art de travailler l'os et le silex est en décadence quelque peu, mais des nouveautés sont répandues.

Dès l'Aurignacien et le Solutréen, on rencontre des sculptures, des statuettes figurant des animaux et l'homme lui-même. Dans le Madelénien, les gravures sont multipliées. Elles couvrent la surface de maints objets ; l'artiste a manié habilement le burin de silex. Ses dessins sont exacts et l'allure des espèces est remarquable. Il a représenté toute la faune de son temps avec une grande finesse d'observation. De la Suisse et de l'Angleterre aux Pyrénées, on reconnaît un style bien établi. Breuil a montré que tout un système d'ornementation est dérivé de

1. Gabriel de MORTILLET, un des fondateurs de la préhistoire, est l'auteur de cette classification proposée il y a quarante ans. Mais à sa désignation Tourassien (La Tourasse, Haute-Garonne), nous préférons Azilien. Il avait déplacé et abandonné l'Aurignacien, nous le maintenons à son rang. De récentes observations ont montré son importance en Europe. Le lecteur remarquera le rôle notable de nos gisements méridionaux.



ces dessins zoomorphiques. Des yeux, des cornes, des jambes, des queues sont devenus d'ingénieux motifs de décoration. Il y a aussi des gravures purement linéaires assez élégantes. En somme, l'art paléolithique est très supérieur à celui de la plupart des races d'une civilisation avancée.

Ces os gravés et sculptés recueillis depuis un demi-siècle dans les stations paléolithiques<sup>1</sup> figurent en nombre au Musée national de Saint-Germain, au Muséum national de Paris, au British museum. Les Musées de Périgueux et de Toulouse en conservent quelques-uns. Ils ont provoqué beaucoup de questions et l'on est assez disposé à croire que leur ornementation spéciale n'avait pas seulement un rôle esthétique et qu'elle pouvait être inspirée par des préoccupations superstitieuses.

Nous avons recueilli aussi des morceaux de minerai de fer, ocre, sanguine, etc., destinés, sans aucun doute, à fournir de la couleur. On a des mortiers à petite cavité pour les broyer; même des coquillages et des flacons en os étaient encore remplis de poudres colorantes. Des omoplates ont servi de palette. On en avait conclu que le coloriage corporel pouvait être répandu chez nos ancêtres lointains comme chez les Australiens et autres primitifs. Les vêtements de peaux devaient être couverts de dessins à la mode des Indiens de l'Amérique du Nord. Enfin les stations aziliennes des Pyrénées ont livré en quantité de petits galets couverts de gros signes rouges inexplicables; on dirait une sorte d'écriture. Est-ce un mode de correspondance? Sont-ce des objets de magie, les pièces d'un jeu??

Ainsi avertis du rôle important de la gravure, de la sculpture et de la peinture, nous aurions dû, spontanément, examiner les parois des cavernes. Tout au moins, la découverte de M. de Sautuola n'aurait pas dû nous surprendre.... mais nous

1. Nous ne pouvons énumérer les localités. Elles sont vraiment trop nombreuses. J'ai réuni dans une vitrine spéciale, au Muséum de Toulouse, les moulages d'une quantité de spécimens remarquables, et dans les vitrines voisines, on trouvera des originaux de la Madeleine, de Laugerie-basse, du Souci (Dordogne), de Bruniquel (Tarn-et-Garonne), de Sordes (Landes), des Espelugues-Lourdes (Hautes-Pyrénées), de Marsoulas (Haute-Garonne), du Mas-d'Azil et de Massat (Ariège).



étions aveuglés par je ne sais quel dangereux esprit dogmatique.

Maintenant, les liens de nos objets ornés et des parois gravées ou peintes sont évidents. Le même style, la même technique, les mêmes sujets. Tous ces caractères sont parfaitement reconnaissables et toutes ces œuvres, en gros et en détail, si l'on peut ainsi dire, ne peuvent être confondues avec d'autres de n'importe quelle époque, de n'importe quel pays.

On citera des termes de comparaison jusque dans l'art japonais et surtout parmi les productions artistiques des hommes des bois, Buchmens ou Boschimans de l'Afrique du Sud. D'intéressantes conclusions seront déduites de ces rapprochements, mais l'art paléolithique garde sa personnalité, sa supériorité à certains égards.

\*  
\* \*

Il est temps de revenir aux révélations des cavernes ornées, d'exposer très sommairement la synthèse de nos découvertes.

Voici d'abord la liste des grottes connues à ce jour et les noms des inventeurs.

ESPAGNE, NORD DES PYRÉNÉES, PROVINCE DE SANTANDER. — *Altamira*, près Santillane. Découvertes et fouilles de M. de Sautuola, 1880. Découvertes complémentaires de Cartailhac et abbé Breuil, 1902, 1903. — Fouilles de Hermilio Alcalde del Rio.

*Covalanas et la Haza*, près Ramales. — D. de H. Alcalde del Rio et du P. Sierra, 1906.

*Hornos de la Peña*, près San-Felice de Buelna. — D. de H. Alcalde del Rio, 1903.

*Castillo*, près Puente-Viesgo. — D. de H. Alcalde del Rio, 1903.

Pour ces quatre grottes, Découvertes complémentaires par H. Breuil, 1905.

*Venta de la Perra*. — D. du Père Sierra.

*Del Pindol*, près Santander. — D. de Alcalde del Rio.



SUD DES PYRÉNÉES, ARAGON, *Cretas*. — D. de Don Juan Cabré, 1907.

CATALOGNE, *Cogul*. — D. de Don C. Rocafort; Henri Breuil, 1908.

FRANCE, NORD DES PYRÉNÉES. — *Gargas*, commune d'Aven-tignan (Hautes-Pyrénées). — D. de Félix Regnault, juin 1906, de Cartailhac et Breuil, juillet 1906, janvier-août 1907.

*Marsoulas* (Haute-Garonne). — D. de Félix Regnault et Jammes, 1897, de Cartailhac et Breuil, 1902.

*Mas-d'Azil* (Ariège). — D. de H. Breuil, 1901-1902.

*Niaux* (Ariège). — D. de MM. Molard, de Cartailhac et Breuil, 1906, 1907.

*Bédeillac*, près Tarascon (Ariège). — D. de Harlé, de Breuil, Cartailhac et Obermaier, 1907, de Mesplé, 1908.

*Pradère*, commune de Bédeillac (Ariège). — D. de H. Breuil, 1907.

*Le Portel*, Loubens, Ariège. — D. de Jeannel, Jammes, Regnault; puis de Breuil, 1908.

GIRONDE et DORDOGNE. — *Pair-non-Pair*, Marcamps (Gironde). — D. de Fr. Daleau, 1896 et sqq.

*La Mouthe*, Tayac-Les Eyzies (Dordogne). — D. du D<sup>r</sup> Emile Rivière, 1895.

*Les Combarelles*, Tayac-Les Eyzies (Dordogne). — D. de Capitan, Breuil, Peyrony, 1902.

*Font-de-Gaume*, Tayac-Les Eyzies (Dordogne). — D. de Peyrony, Capitan et Breuil, 1902.

*Bernifal* et *La Calévie*, à Meyral (Dordogne). — D. de Capitan, Breuil, Peyrony, 1903.

*La Grèze*, à Marquay (Dordogne). D. de Capitan, Breuil, Ampoullange, 1904.

*De Teyjat*, la Mairie, au nord de la Dordogne. — Indication de Breuil et Cartailhac. D. de Peyrony, Capitan, Breuil et Bourrinet, 1903.

RÉGION DU RHÔNE. — *Chabot*, à Aiguèse (Gard). — Indications de Chiron, 1889, de J. Ollier de Marichard, 1879, du



D<sup>r</sup> Paul Raymond, 1892, D. de Lombard Dumas, 1899, du D<sup>r</sup> Capitan, 1901.

*Du Figuier*, près Saint Martin (Ardèche). — D. du D<sup>r</sup> P. Raymond, 1906.

*Oullins*, près le Garn (Gard). — D. du D<sup>r</sup> P. Raymond, 1907.

(Une lettre de feu J. Ollier de Marichard, 1879, dit que l'Ardèche a des grottes ornées de peintures rouges « d'animaux fantastiques »).

\*  
\* \*

Une série d'exemples indéniables laissent supposer que les formes naturelles des roches, les lignes accidentelles de la pierre ont provoqué l'attention des troglodytes par leur ressemblance avec les êtres vivants. Ces *simulacra* ont suggéré des additions gravées et peintes, qui complètent parfaitement la figure.

Tantôt c'est un relief naturel qui formera la bosse d'un Bison, ou la courbe de son dos, ou la limite de sa tête et de son puissant garot, le reste sera gravé comme à Marsoulas, ou tracé en couleur comme à Niaux. Au Portel, un phallus, saillant du rocher, sera le point de départ d'une rouge silhouette humaine. A Niaux, un simple trou a les contours d'une tête de cervidé vue de face; l'on a ajouté la ramure. A Altamira, les bosses volumineuses du plafond ont fourni le corps entier des animaux, la fresque a parfait la ressemblance; on dirait un haut relief polychrome.

La gravure et la fresque souvent marchent ensemble. Pour Altamira, nous avons déjà publié des dessins juxtaposés montrant que d'une main sûre l'artiste *gravait* sommairement les contours de l'animal, fixant la place des parties essentielles avant de *peindre* l'image. Quelquefois des parties gravées restent sans couleur. Ainsi, à Marsoulas, un amas de pointillés rouges est incompréhensible si l'on ne s'aperçoit pas que des contours, des cornes, un museau sont gravés, c'est un Bison.

La surface de la paroi fut maintes fois préparée par ra-



clage, et le raclage a suivi aussi l'application des couleurs et dégagé nettement leurs limites (Marsoulas).

Le graveur tantôt a opéré sur un calcaire assez tendre, soit le rocher (Pair-non-Pair) soit la stalagmite (Altamira), et ses traits profonds confinent à la sculpture. Ce ne sont pas les œuvres les meilleures, au contraire, ce sont peut-être les plus anciennes. Tantôt, le plus souvent, le silex a finement buriné les lignes qui toujours, comme sur les os, sont hardies et fidèles. On dirait les croquis de nos meilleurs artistes où les traits multipliés par place dévoilent la recherche intelligente de la pose et de la ligne.

La dimension des sujets varie selon la grandeur du rocher, mais aussi selon la fantaisie de l'auteur. Dans la plupart des cas, gravures et peintures sont limitées à l'espace que sans bouger l'artiste embrassait de la longueur de son bras. Les dimensions descendent aux formats très petits (notamment à Teyjat, gravures excellentes) et la ressemblance avec nos gravures sur os est alors complète.

Il n'y a pas que des contours ; des hachures, que ne désavoueraient pas les imagiers qui illustrent nos livres, étaient multipliées aux endroits voulus, elles soulignent les caractères de la bête, rendent les couleurs de son pelage et jusqu'à l'aspect de son poil. Les pattes sont très bien détaillées.

L'œil est particulièrement soigné ; la gravure, la couleur, le raclage ont contribué à sa perfection.

Le peintre usait du pinceau, comme d'ailleurs des peuplades de nos jours fort sauvages ; il nuancait ses couleurs, ayant à sa disposition la gamme des jaunes, des bruns, des rouges, très répandus dans la nature. Pour le noir, il avait l'oxyde de manganèse également commun, le charbon de bois, l'os brûlé. Nous pensons que les poudres étaient délayées dans la graisse, encore une analogie avec des primitifs actuels.

Il y a des dessins en couleur au trait ; ceux de Niaux, en noir, sont des plus remarquables ; — avec teintes plates uniquement rouges ou noires, dits monochromes ; ceux du Portel et de Cogul en Espagne sont des meilleurs ; — avec teintes



multiples et nuancées, Altamira montre les plus beaux, Font-de-Gaume rivalise avec la grotte espagnole, Marsoulas intervient comme transition géographique.

Il n'est pas rare que des peintures aient été superposées. On a effacé ce qu'il fallait des anciennes pour établir les nouvelles. Les polychromes sont *toujours* sur les monochromes. Ils sont donc plus tardifs et leur perfection s'explique, c'est l'apogée de l'art paléolithique.

Les artistes ne savaient pas composer des tableaux. Sur les os, nous avons des animaux à la file et davantage isolés. Deux ou trois fois le mâle suit la femelle, deux fois un poisson est à portée d'une Loutre, une fois — dans la pièce célèbre de Laugerie-basse, coll. Elie Massenat — l'homme a l'air de menacer d'un trait un superbe Bison. C'est à peu près tout. Jamais de perspective, sauf peut-être sur le galet du Chaffaud où deux bandes de chevaux défilent au galop comme un peloton de cavalerie en rangs égaux. Sur les parois des cavernes, nous avons des animaux juxtaposés, placés les uns au-dessus des autres depuis le sol jusqu'au point que la main pouvait atteindre. Ils sont dans tous les sens, et même la tête en haut et réciproquement. Aucune scène jusqu'à présent. Voici pourtant que Breuil rapporte de Cogul, au sud de Lérida, la copie d'une peinture rupestre signalée par un Barcelonais, qui ne l'a pas bien vue ni comprise. C'est une ronde de femmes en jupon autour d'un homme nu. Cette fresque rouge et noire s'étale avec des cerfs et des bouquetins sur la paroi d'un abri sous roche, presque en plein air.

Les gravures et peintures pariétales des cavernes offrent un autre chapitre non moins intéressant.

En outre des figures zoomorphiques, nous avons rencontré presque partout des signes étranges. Très peu sont gravés. Nous avons à Altamira quantité de lignes radiantes; sont-ce des silhouettes de huttes avec leur faisceau de branches couvrant un triangle ou un demi-cercle? sont-ce des soleils? Des comparaisons prises d'une part chez les Esquimaux, les Peaux-Rouges, d'autre part chez les Australiens n'y contrediraient pas.



Les signes peints en rouge et en noir abondent. Nous avons publié les centaines qu'il nous a été donné de découvrir à Altamira. Les uns, en noir, spéciaux à cette caverne, analogues à des caractères d'écriture chinois, tous différents, absolument inexpliqués. Les autres, plus grands, plus visibles, singulièrement placés quelquefois, se retrouvent en Espagne, dans les Pyrénées, en Dordogne. Ce sont d'abord des groupes de points, en bande et en cercle, puis un dessin (le *tectiforme*) très souvent reproduit avec variétés. Nous ne doutons pas qu'il ne soit l'image stylisée de la hutte élémentaire. Un autre est comme un peigne à cinq longues dents. On dirait la main humaine stylisée. — D'ailleurs, nous avons aussi la main elle-même à Altamira, surtout à Castillo et à Gargas. — Un signe, dont le plafond d'Altamira offre vingt spécimens, est fréquent à Pindol et à Niaux. Certainement c'est une arme, et elle fait songer à une arme australienne de jet qui précéda l'invention merveilleuse du boomerang.

Une autre arme, à Niaux et encore à Pindol, l'accompagne. C'est la flèche barbelée qui vise au cœur les animaux figurés. Ils en ont, sur leurs flancs, jusqu'à quatre exemplaires.

Sans doute, il s'agit de quelque acte de sorcellerie ou de magie. N'a-t-on pas voulu envoûter ces animaux, rendre plus fructueuse la chasse, assurer la vie du lendemain? Tout ce que nous savons des idées des primitifs actuels confirmerait l'hypothèse. Ainsi, les Australiens, après avoir écarté, sous les plus terribles menaces, les femmes et les non-initiés, se groupent autour d'une pierre et la couvrent de dessins tandis que les incantations traditionnelles retentissent. Ils croient que le gibier ordinaire sera ainsi attiré et deviendra aisément leur victime. Ils font aussi, avec les mêmes préoccupations, des dessins sur le sol; or, nous avons retrouvé à Niaux l'ancien sol argileux qui a conservé des silhouettes d'animaux percés de flèches ou visés par elles.

Les idées superstitieuses jouent un rôle immense dans l'esprit des races attardées; il en était certainement ainsi dans la mentalité des primitifs de l'âge de la pierre.



Nous avons relevé beaucoup de faits matériels qui ne s'expliquent pas autrement. Tous nos dessins zoomorphiques auraient ils cette origine? On comprendrait ainsi qu'on ait pris la très grande peine de les tracer. A Altamira, la copie réduite d'une seule salle a exigé un grand mois de labeur acharné. A Font-de-Gaume, plus de temps encore fut nécessaire! Ces travaux furent accomplis dans les profondeurs que seuls quelques initiés fréquentaient, ayant en main la lampe la plus simple, un godet de pierre avec de la graisse et une mèche de mousse. Les Esquimaux éclairent ainsi leur longue nuit polaire, chauffent leur demeure, cuisent leurs aliments. Cette lampe, le Dr Rivière en trouva une dans le limon quaternaire de la grotte de la Mouthe, on en signale deux autres, et elle est très voisine, en somme, de la lampe qui servit dans les mines de toute l'antiquité, qui suffit dans les souterrains d'Egypte où les artistes ont ciselé des dessins prodigieux, du luminaire que tous nos paysans et campagnards du Midi utilisaient naguère sous le nom de *calel*.

A Niaux, la lumière du jour cesse au seuil même de la caverne; nous marchons une heure, nous trouvons la rotonde peinte à 800 mètres de distance. La montagne est sur notre tête. Il y a encore des dessins à 1,200 mètres!

A Niaux et à Font-de-Gaume, il faut franchir un défilé laissant au corps juste le passage nécessaire.

Bref, tout concorde à faire ressortir le mystère et laisse transparaitre la sorcellerie.

S. A. S. Albert I<sup>er</sup>, prince de Monaco, fut frappé de l'importance de tous ces faits, et grâce à son généreux patronage leur publication est déjà commencée. Le premier volume : *La Caverne d'Altamira*, vient de paraître dans un grand format avec de belles et nombreuses planches en couleur<sup>1</sup> et des centaines de figures. Son Altesse Sérénissime a ordonné que cent exemplaires fussent offerts aux principales bibliothèques et Universités du monde. Les autres sont en librairie à un prix

1. Impressions de la maison Sirven, Toulouse.



très modéré. Nos confrères qui ont pris part aux découvertes préparent les tomes subséquents : Capitan, Breuil et Peyrony nous donneront bientôt celui de Font-de-Jaumes.

Ce sera le *corpus* des premières œuvres artistiques de l'humanité.

Mais on aurait tort de croire qu'elles sont un début. Les troglodytes de l'âge du Mammouth et du Renne, du Bison et du grand Ours ont disparu aussi mystérieusement qu'ils étaient venus. Leur art si remarquable ne survécut en aucune manière. Ce fut comme un éclair dans la nuit sombre; pas la moindre étincelle ne fut transmise aux générations ultérieures.

Tous les peuples chasseurs ont plus ou moins des dispositions pareilles. Ceux dont la vie n'est assurée que par la capture du gibier, qui sans cesse étudient et poursuivent les animaux, les tuent et les utilisent, ont, en général, le don de les reproduire par les arts du dessin. Ils sont, en quelque sorte, nés animaliers.

Nos arts contemporains procèdent d'origines et de traditions toutes différentes. Ils brillent à leur tour. Mais, quand on aura oublié les enseignements de la Grèce, arrivera aussi une éclipse fatale. Le retour de la barbarie ou de la sauvagerie menace l'humanité. Elle va, sans aucune certitude de recommencement ou de progrès indéfini.

E. CARTAILHAC.

---



PIERRE FIRMIN DE LACROIX

AVOCAT AU PARLEMENT DE TOULOUSE

(1732-1786).

---

L'opinion publique s'est toujours passionnée en France pour les débats judiciaires qui ont mis en cause des accusés réputés innocents. La réhabilitation de Calas et les procès de Sirven émurent le Languedoc et le royaume de 1762 à 1772. L'Europe s'intéressa au sort des condamnés : les princesses de Nassau et de Darmstadt envoyèrent des secours à la famille de Sirven ; Frédéric II lui fit offrir un asile dans ses Etats ; Catherine II écrivait à Voltaire : « Vous désirez un secours, le puis-je refuser ? Me louerez-vous de cette action ? Y a-t-il de quoi ? » Les rois de Pologne et de Danemark adressèrent des offrandes et leurs sympathies, ce qui faisait dire à l'auteur de *Mahomet* : « J'ai brelan de rois quatrième.... il me faut gagner la partie. » Le nom de Sirven fut l'objet de toutes les conversations, chez le peuple, comme dans les cours.

Pierre Firmin de Lacroix eut l'honneur de défendre Sirven et de faire triompher définitivement sa cause devant le Parlement de Toulouse. Voltaire l'en félicita<sup>1</sup>. Ce succès lui donna une notoriété qui lui a valu d'être confondu avec plusieurs

1. « Votre éloquence et vos raisons ont fait rendre justice à Sirven ; vous avez acquis de la gloire et lui du repos. Ce sont deux bons oreillers sur lesquels on peut dormir à son aise. »